

Synthèse de documents - « La production de l'information »

Christine ARNOTHY, *Une question de chance*, 1995

Lors du conflit qui oppose les Tutsis et les Hutus, Gérard Martin, terrorisé par les descriptions des massacres, quitte précipitamment l'entreprise qu'il dirige. Sur la route de l'aéroport, il croise la foule des réfugiés rwandais.

« - Je m'appelle Dorfer, dit le photographe. Je travaille pour... Et il prononça le nom d'un hebdomadaire connu.

- Que désirez-vous ? - Me permettez-vous de vous montrer un document ? - Allez-y, dit Gérard.

L'homme ouvrit un dossier et étala sur le bureau une série de photos. La première rangée était en noir et blanc, la deuxième en couleurs, Gérard se reconnut sur le premier cliché. Goma¹. Il venait de quitter sa voiture. La portière était encore entrebâillée. Voûté, il avait le regard perdu. Deuxième photo. Encore lui, près de sa voiture. À l'arrière-plan une femme avec un enfant. Troisième photo : l'enfant est jeté dans les bras de Gérard. Quatrième photo : Gérard avec l'enfant, la femme écroulée par terre. Cinquième photo : Gérard entre dans sa voiture, l'enfant dans les bras. Puis, une photo prise en plongée par la vitre arrière.

- Cette photo-là. Le reporter pointa le doigt sur celle où Gérard tenait l'enfant. - C'est celle qui justifie ma démarche.

- Pourquoi m'avez-vous photographié ? Je ne suis pas un fait divers. Je traversais la foule. C'est tout.

- Vous et l'enfant, c'était saisissant. Gérard était gêné. Sa désertion, vue de l'extérieur, le bouleversait. - Que voulez-vous ? - Nous désirons publier cette photo en couverture. Les photos prises à l'extérieur sont généralement publiées sans autorisation du ou des sujets. Pourtant, je préférerais vous consulter. Votre visage sera vu par des millions de personnes. D'ailleurs, nous désirons publier d'autres photos, notamment celle où vous tenez l'enfant sur vos genoux à l'intérieur de la voiture. Je suis venu solliciter votre accord. Une importante somme d'argent vous sera versée. Vous êtes le symbole de l'Occident en désarroi.

- Un symbole peut-être, mais pas à vendre, dit Gérard. Il promenait son regard sur les images. - Vous étiez dans la foule ? - Oui. Votre présence avait attiré mon attention. Les images dictaient leur loi. La voiture s'arrête et l'homme blanc prend l'enfant noir. - Après, dit Gérard d'une voix rauque, quand nous avons déposé l'enfant mort au bord de la route, vous m'avez photographié aussi ? - J'ai la photo, dit le visiteur. Mais nous ne souhaitons pas la publier. Trop triste. - A quoi sert votre reportage ? - Vous représentez la solidarité. »

1. Goma : localité du Zaïre, pays limitrophe du Rwanda en Afrique, où les réfugiés ont fui.

Alain RÉMOND, « Théâtre de papier », *Télérama* (1^{er} juin 1983)

Je ne suis pas sûr que la corporation des journalistes, prise dans son ensemble, ait très bonne presse auprès de son propre public. Certes, il y a le « mythe » : le Grand Journaliste qui démasque l'imposture, révèle les magouilles, dénonce les scandales et fait trembler les pouvoirs, Robin des Bois de la machine à écrire. Le cinéma (américain, en particulier) en a proposé de multiples spécimens à l'admiration des foules extatiques... Mais cette recherche du « scoop » a son revers, parfaitement illustré par la pitoyable aventure des Carnets de Hitler. En réalité, je crains que ce ne soit cette dernière image qui s'impose auprès de l'opinion : celle de journalistes sans scrupules, prêts à tout pour obtenir leur exclusivité et la vendre le mieux possible. Non sans raison : le procès du sensationnalisme, de la révélation, dite aiguë, du « scoop » faisant n'est plus à faire.

Mais il faut aller au-delà de ces généralités, de ces clichés. Comme nous y invitait, l'autre soir, « l'interview » de Thierry Nollin sur FR3. Point de départ : un journaliste de province est chargé d'enquêter sur la tentative d'enlèvement du vice-président du CNPF par un jeune ouvrier. Seul parmi ses collègues, il réussit à rencontrer le père de l'apprenti rapté. Comment l'amener à confier ce qu'il sait de son fils ? Ou, plus brutalement : comment le faire parler (c'est l'analogie journaliste-flic, si souvent utilisée) ? Tel est le dilemme : les lecteurs ont droit à une information plus complète, plus vivante sur ce fait divers qui, demain, fera la une. Il est le seul en mesure de la fournir. Mais jusqu'où peut-il aller pour l'obtenir ? Que vaut ce droit à l'information face à l'intime tragédie d'un homme ? Et pourtant, c'est ainsi que la presse vit. Et c'est ce que réclament les lecteurs. Ces petits détails, ce « vécu » dont ils sont si friands, il faut bien que quelqu'un les débusque, les obtienne...

La réalité du journaliste, c'est qu'il est celui qui passe, et puis s'en va. Après avoir pris à ceux qui restent le pollen dont il fera son miel. Il n'est pas seulement un voyeur. Il est aussi un voleur. Et il ne peut pas faire autrement : il est là pour ramener l'information. Donc pour la prendre. Il faut bien alimenter la machine. Il est, aussi, truqueur. Pour les besoins de l'histoire, du plaisir des lecteurs à la lire, et du sien propre à l'écrire. La vérité (avec tous les guillemets correctifs qui s'imposent) passe par ses mots. Ce qu'il a entendu, il le recompose, il le réinterprète. Forcément, quelque chose se perd en route. Du réel. Remplacé par le style, la mise en scène. Coups de pouce indispensables de la fiction à la réalité.

C'est finalement, quelque chose de tout à fait tordu, la presse. Un moyen d'information. Un intermédiaire pour mieux saisir, appréhender la complexité du monde. Mais aussi un univers en soi, un organisme protubérant, envahissant, qui finit par trouver en lui-même sa propre finalité, par imposer ses lois, ses mécanismes. On peut (on doit) crier haro sur les margoulins, les escrocs, les marchands de soupe et autres brebis galeuses. Reste qu'ils ne

sont que les extrêmes d'un système qui, dans son ensemble, fonctionne selon les mêmes règles (voler et triquer). Et dont nous ne pouvons plus nous passer. Un auto-vampirisme à l'échelle d'une civilisation.

Le monde, désormais, n'existe plus que mangé, digéré, recraché par la presse. Et si nous n'étions plus que les protagonistes d'une gigantesque fiction, les ombres d'un théâtre de papier, oubliant, peu à peu, ce réel que nous croyons étreindre ?

Jean UNGARO, *Le traître et l'aventurier* (1992)

Dans son article "Émergence du journaliste", Jean Ungaro, professeur de philosophie, analyse plusieurs aspects du journaliste : le héros moderne, le médiateur attendu et dans le passage qui suit, le traître et l'aventurier.

Aujourd'hui, emporté par le sentiment de sa puissance, rendu parfois arrogant du fait de l'importance des médias, le journaliste finit par se croire autorisé à produire l'événement. D'autant que sa fonction, son rôle, son statut, la place qu'il occupe, font de lui la figure fondamentale du voyeur. Nous saisissons ici ce qu'il y a de trouble quant à la représentation du journaliste. Il touche à quelque chose de très profondément ancré dans notre inconscient : le désir de voir, le désir de savoir, quoi qu'il en coûte. Il prend la double figure du traître et de l'aventurier en trahissant quelque part, en révélant ce qui était caché, en portant ouvertement sur la place publique ce qui aurait dû demeurer connu seulement de quelques initiés ou de quelques intimes. Il nous dévoile, du même coup, notre propre nature. Aventurier, il va fouiller dans l'existence des uns et des autres, il met son nez dans les dossiers douteux pour satisfaire notre désir de savoir, acceptant pour cela d'affronter les dangers que court celui qui s'occupe des affaires des grands de ce monde et fait émerger, en même temps, ce qu'il y a de trouble dans notre désir de savoir. L'imaginaire contemporain dessine ces deux figures complémentaires : le journaliste et le détective privé, deux individus, représentants de la solitude de l'homme moderne, deux voyeurs, deux "fouineurs", figures exemplaires de ce désir en quelque sorte "hors la loi". Nous sommes, face au journaliste, comme des enfants qui jouissent de se faire peur en écoutant des histoires de monstres, nous acceptons de trembler mais comme au cinéma, lorsque nous transpirons d'angoisse devant un film d'horreur. Et ici, la jouissance est encore plus intense puisque c'est de la réalité qu'il est question.

Figure double encore : il représente à la fois notre bonne conscience - il fait exister notre aspiration à la démocratie sous la forme du "droit de savoir" - et notre mauvaise conscience en poussant ce droit jusqu'au morbide de la curiosité la plus indiscreète et la plus indécente. La figure moderne du journaliste s'enracine dans cette image héroïque à laquelle il tient, sous une forme ou sous une autre, que ce soit sous la forme du "correspondant de guerre", du "journaliste d'investigation" ou celle, plus noble, du "commentateur politique" parce qu'il y joue son prestige, c'est-à-dire sa légitimité à occuper la place qu'il occupe. Il veut ignorer que ce "héros" a une part nocturne dont l'ombre mange sournoisement la figure lumineuse.

WOLINSKI, *Télérama* (1992)

